

BRICE PARAIN

**DE FIL  
EN AIGUILLE**

*nrf*

GALLIMARD









**Ouvre ta porte au malheur, quand il vient.**

***(Dicton russe.)***



## SANS PASSÉ

Ma première phrase a d'abord été pour dire : « Ce livre sera celui de mon salut ou de ma perte, Dieu veuille que ce soit le salut plutôt que la perte. » Je me mettais à écrire avec le même sentiment que lorsque j'entre dans une église : pour aller au-devant de la décision nécessaire. Il fallait que j'arrive à savoir si j'avais un passé ou non. Je ne voulais pas rester simplement sur mon impression d'alors, trop constante, trop malheureuse aussi, de ne pas en avoir. Maintenant que je recommence, après une longue interruption forcée, j'ai un scrupule. On peut dire cela de n'importe quel instant. On devrait même le dire, pour que vivre soit une prière en même temps que l'effort inévitable. Je vais donc partir autrement.

Il est bien vrai, cependant, que ce que je vais tâcher de découvrir dans ma mémoire et dans mon imagination, l'une soutenant l'autre, vaut la peine. Mais il est également vrai que je ne pourrai jamais bien discerner si c'est l'une ou l'autre, l'imagination ou la mémoire, et laquelle des



deux, ou les deux ensemble, l'une corrompant l'autre, qui me montreront ce que je verrai en essayant de me soulever. Seulement, tant pis pour la méthode. D'abord il n'y en a pas d'autre. Et puis c'est le résultat qui compte. Si l'esprit, comme je le crois, finit toujours par tirer le corps après lui là où il est lui-même entraîné, sans qu'il s'en aperçoive trop, par une sorte de grâce ou de manie, ce qui m'occupe actuellement est bien une question de vie ou de mort. Si je ne trouve rien, si vraiment on est sans passé, ceux de ma génération, je n'aurai plus qu'à me taire, autrement dit qu'à me laisser mourir. S'il n'y a rien derrière notre dos à quoi nous appuyer, si chaque jour, chaque minute doit sortir du néant, *ex nihilo*, c'est effectivement trop terrible. Il faudrait être toujours jeune pour avoir la force de supporter cela. Et, alors, ce serait la biologie qui l'emporterait, l'aventure toujours, la férocité, le hasard, l'inutilité des paroles, bref tout ce que je déteste, peut-être d'ailleurs parce que je ne suis pas de taille à me mesurer avec. En tout cas, non. J'aimerais mieux, sérieusement, mourir. Au reste, si je ne trouve rien, c'est ce qui arrivera fatalement. Donc, après tout, dans tous les cas, comme on dit en algèbre, il y aura une solution.

Ce que j'appellerais avoir un passé, ce serait reconnaître qu'il y a, dans ce qui m'est arrivé et dans ce que j'ai pensé jusqu'à présent, quelque chose qui ressemble à une vérité que je n'aurais pas inventée moi-même, qui m'aurait été transmise, que je pourrais transmettre à mon tour, qui serait donc au moins durable, sinon éternelle. Ces dernières années, je me suis dit souvent, toujours l'hypothèse biologique, que je renâclais surtout par une sorte d'épuisement de mes nerfs, parce que j'avais couru trop vite avec notre époque après la fin du monde, qui ne se produisait pas. Il

m'aurait donc suffi, peut-être, d'un peu de recueillement, d'un peu de patience, en somme d'un peu de répit, pour que ma provision de vitalité se reconstitue et pour que je recommence à vivre comme avant. Mais non. Je ne rajeunirai pas. Ce qu'il me faut, c'est une certitude de l'esprit, quelque chose qui soit capable de surmonter non seulement les embarras ou les infirmités de mon âge, mais aussi les menaces de guerre, de déportation, de torture qui sont sur nous tous en Europe. J'ai vécu. Je voudrais être sûr que ça n'a pas été pour rien. J'ai aimé passionnément la campagne, la France, les idées, la Russie, Natacha, mon corps, les joies du charretier, le travail même, bien que là, j'aie souvent eu l'impression de peiner; mais je ne voyais pas d'autre moyen, je veux dire honnête, pour arriver à ce que je voulais. J'ai été raisonnable aussi. Je me suis souvent reposé. Le rythme, seulement, a peut-être été trop rapide, un peu précipité. Je me suis peut-être usé. Je me sens fatigué. Cependant je n'ai pas encore tout à fait envie de mourir. J'aimerais bien même ne pas être obligé de croire que je suis, que nous sommes, au bout du rouleau, qu'il n'y a plus ici qu'à céder la place à quelque chose d'autre, de plus frais, de plus entreprenant, de plus ouvert, de plus apte à vivre. Je voudrais être sûr que j'ai été, comme il se doit, un lien entre le passé et l'avenir, une partie dans un tout, une fonction dans un ensemble de fonctions, et non pas une sorte de fanfreluche en l'air, qui apparaît, flotte un moment, puis retombe et disparaît dans le tas des feuilles mortes. Une farfluche, comme disait mon père. Biologiquement, je n'ai pas été cela, j'en suis certain. J'ai toujours su que je viens de mes parents. J'ai essayé de leur être fidèle, au moins pour ce qui est des nécessités de base. Je me suis marié, comme ils l'avaient fait. J'ai eu une

filles, puis des petits-enfants. J'ai entretenu les maisons qui m'étaient confiées. Je tiens mon emploi consciencieusement. Je m'efforce d'être utile, charnellement, temporellement, comme disait Péguy. J'ai l'impression que dans l'ordre de la vie quotidienne rien ne me distingue de tous ceux qui ont vécu sur notre terre depuis le commencement, et qui ont assuré jusqu'ici la conservation de l'espèce. Mais spirituellement ? En plus de cette vitalité qui est en nous et qui fait que la vie ne s'arrête pas, il doit y avoir une vérité analogue à elle, commune à tous, grands et petits, ignorants et savants, bons et mauvais, qu'il nous soit donné de connaître, ou bien, au moins qui ne cesse jamais de nous faire sentir qu'elle nous gouverne, même dans les moments où nous n'y pensons pas, même dans les moments où nous prétendons qu'elle n'existe pas. Ce n'est pas d'être jeune qui compte. C'est d'être vrai. Pour que la vie ne soit pas une sorte de délire, il faut que la vérité ne soit absente de nulle part, qu'il n'y ait pas de trou dans son histoire. Il faut qu'elle soit la même pour les morts et pour les vivants, pour les enfants et pour les vieillards, pour les malades et pour les bien-portants, pour la vertu et pour le vice, pour la raison et pour la folie.

Avant cette mauvaise période, d'où je prie Dieu de sortir vers la lumière, je vivais dans une sorte de confiance, qui ne se perdait jamais complètement. Je savais que je cherchais, je croyais même avoir trouvé, ou presque, avec la philosophie du langage, la clef de la communication. Cette recherche avait une racine enfoncée profondément, comme un pivot de poirier, dans un besoin de ma vie. J'avais compris très tôt qu'il faut qu'on s'entende. Sinon, c'est vraiment à se pendre. Malgré les guerres, malgré les coups de cafard dans la tête des uns et des autres, malgré

les violences, malgré tout ce qui s'acharne à nous séparer les uns des autres, la méchanceté d'abord, il faut qu'on soit, tous ensemble, une seule chose, une, unie, ayant son sens déterminé, le même pour tous, comme une Eglise enfin. Si cela n'est pas vrai, rien ne peut être vrai. Les blessures de l'enfance sont des blessures de l'isolement. Celles de l'adolescence, ensuite, aussi, naturellement. Mais elles ne font que prolonger les premières, même s'il s'y ajoute les tourments du sexe pour les amplifier. Derrière la psychanalyse il y a, et il n'y a que la vieille marotte humaine de la conversation ouverte, décisive, libératrice, qui est le ressort de la vie russe. Ce serait la seule diversion un peu efficace aux poussées érotiques, qui apportent, il est vrai, beaucoup de poésie et de romanesque dans l'existence, quand elles ne tournent pas trop à la manie, mais qui sont bien encombrantes aussi. Par une sorte de fidélité têtue à ce qu'on m'a enseigné lorsque j'étais gosse, je continue à nous nommer tous ensemble des semblables, et à compter principalement, pour fonder la vie, sur ce que nous devons avoir en commun. Il n'y a de vie humaine que partagée. La solitude est la plupart du temps une imposture. Dans le reste des cas, c'est une terrible maladie, peut-être même surtout de la société. Il faut la guérir à tout prix.

Mais qu'est-ce donc que nous avons en commun ? Peut-être rien ? Les uns se tuent à chercher le bien, les autres affirment qu'ils ne peuvent faire que le mal, les uns aiment la tranquillité, les autres ne rêvent que bagarres et changements, pour s'amuser un peu, les uns ont peur des mots, les autres jouent avec, sans trop se soucier s'ils ne vont pas les casser peut-être, on dirait même que c'est leur seul plaisir, les uns tiennent surtout

à leurs sentiments, les autres ne pensent guère qu'à passer le temps, comme ils peuvent, c'est toujours un peu le jour et la nuit, le froid et le chaud, la droite et la gauche, l'âme et le corps, le positif et le négatif, enfin tous les contraires qui font mauvais ménage ensemble, depuis le commencement du monde. Alors, alors ? Héraclite ou Platon ? La guerre ou la paix ? Ou encore la guerre et la paix, ensemble, comme dit l'autre ? Mais sous quelle troisième loi pour les mettre d'accord ?

Je soupçonne que je n'ai pas pu, tout simplement, m'écarter bien loin de la ligne familiale, celle de la paix, dont les moyens sont l'honnêteté, la fidélité, l'obéissance. Mais il y a aussi tous ceux qui n'en veulent pas, avec qui je ne suis pas brouillé, et que je ne tiens pas du tout à exterminer. Moi-même, en plus, j'ai parlé contre, souvent. Il n'y a rien dans cette tradition qui puisse me faire un vrai passé. Et je n'ai pas remplacé l'ancienne métaphysique, qui la justifiait, par une autre équivalente. Cela reste encore à faire. Nous ne serons probablement quittes que si nous arrivons, l'un ou l'autre, à le faire. En attendant, je suis en l'air, sans vraie doctrine, à la recherche.

La seule chose que je n'ai jamais dite, c'est que les parents, faut les balancer. Est-ce que cela suffit, pourtant ? Dans l'ordre de la pensée, j'ai cru que nous avons au moins en commun, tous ensemble, que nous parlons, anciens et modernes, noirs et blancs, rouges et jaunes, au sens des races aussi bien que des classes. Cela devrait nous conduire quelque part, tous au même endroit. Et ce ne seraient pas les vertus ou les vices qui commanderaient, alors. C'est, en somme, ma façon de croire en Dieu, à l'esprit, à une sorte de raison gouvernant le monde, à la primauté de la vie sur la mort, etc., bref tout ce à

quoi n'importe qui d'un peu ordinaire a cru depuis toujours, et qui donne son équilibre à la vie ordinaire. Je devrais donc me sentir appuyé, soutenu, encadré par la presque totalité de ceux qui ont vécu jusqu'ici ? Mais ils sont morts. Et je n'ai pas l'assentiment des autres, de ceux qui décident maintenant. Personne ne veut plus de cela par ici. Je n'ai pas réussi à faire passer cette nouvelle version de l'ancienne doctrine. C'est peut-être aussi que tout ce qui rappelle un peu l'ancien temps est suspect. Il faut du tout à fait inédit, du tout à fait inouï, du tout à fait rompant avec ce qu'on a dit jusqu'ici. Qu'on efface et qu'on recommence. Il n'y a vraiment plus de passé pour personne, sans doute.

Il n'y aurait plus que des lendemains en mouvement. Le passé ne serait jamais que la justification qu'on donnerait à l'avenir. Tout le monde ici est devenu plus ou moins hégélien, dialecticien, à moitié marxiste, avec la société sans classes, sans police, sans gouvernement, sans travail même, comme fin dernière. C'est logique, du moment que tout vient de nous. On croit qu'il y a, sur la terre, au moins un juste, un innocent, un pacifique, un homme vrai pour servir de phare dans cette brume : l'écrivain, ou plus généralement l'artiste. Le lieu de rassemblement, le paradis, la communion des saints, ce serait la culture. Mais alors, il faudrait supprimer tout le reste et vivre comme des poètes. Seulement voilà, le reste continue de plus belle, la politique, l'enseignement, le commerce, l'agriculture, la banque, la science aussi. Est-ce que tout ce personnel ne serait occupé qu'à produire les artistes ?

Et moi je sens que je devrais bien également être pour, comme tout le monde, parce que j'aime la poésie (les

poètes, moins) et que je ne vois pas pourquoi, si c'était possible, je refuserais qu'on soit juste, innocent, pacifique, vrai, insouciant, joyeux, enfin tout. Mais je n'arrive pas bien à croire que ce soit vraiment possible. Il me semble qu'il y a là une sorte d'abus de la pensée dite pure. Dans la vie on ne peut jamais être tout à fait son maître, ni tout à fait heureux. On ne peut arriver qu'à l'être assez : ou bien par grâce, si l'on est vraiment simple de son esprit, ou bien après un long travail, si l'on a eu suffisamment la curiosité dans le sang pour se connaître un peu. Mais cela ne fait jamais qu'un être un peu solide, un peu sûr, et triste de ne pas pouvoir mieux protéger la vie. La vérité ne vient même pas sans une part d'injustice, l'inégalité des dons. Tâchons de faire le possible et de pardonner le reste. Ce sera déjà bien.

Je crois que notre époque a un sens dans la grande logique de l'histoire. Je crois aussi que ce sens est clair. Il s'agit de trouver sous quelles formes et sur quelles bases la religion se rétablira. Sans elle, l'humanité devient folle. Comme notre espèce ne veut pas se suicider, il faudra bien qu'elle se reconnaisse des raisons de vivre. Le péché originel était devenu trop lourd. Seulement on ne se débarrasse pas aussi facilement de l'indication qu'il fournit sur la nécessité de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. La science est légitime. Mais elle coûte cher. Nous apprendrons à en payer le prix. Vivre n'est pas mauvais. Mais il y faut un peu de générosité. Mourir est peut-être un bonheur. Mais après avoir vécu pour la vérité, etc. Il suffirait de se remettre à raisonner un peu, plutôt que de toujours crier, pour arriver bientôt à savoir ce qu'il y a à dire, et avant de parler, au lieu que main-

tenant, avec la dialectique, on ne le sait plus guère qu'après, c'est-à-dire trop tard.

Cet équilibre se refera petit à petit, parce qu'il le faut. Pour que ce soit moins long et moins terrible, on gagnerait à y penser un peu d'avance.

En somme, il faut s'efforcer, par-dessus tout, de communiquer. Communiquer, c'est aller de l'un à l'autre à travers les différences et même les résistances. On dit que c'est un problème insoluble. Non, il n'est que difficile. Seulement, on ne peut pas s'y mettre à un seul. Ce serait même contradictoire avec le contenu de son énoncé. Pour communiquer, il faut être au moins deux. Donc, pour qu'une façon de communiquer ait une chance de réussir, il faut qu'il y ait au moins deux personnes pour la pratiquer. Et comme il ne s'agirait encore que d'une expérience de laboratoire, il faut que ces deux personnes soient deux personnes publiques, impersonnelles, mettons deux philosophes, ou deux écrivains, ou un philosophe et un écrivain, etc. La vie privée ne peut pas servir de preuve. Elle est trop exceptionnelle. Les sentiments y jouent un trop grand rôle. D'ailleurs, on s'en occupe assez peu, par ici. On reste plutôt dans le genre sécheresse. Il faut dire aussi que le contraire serait beaucoup demander. La tendance est à la recherche de la solitude, ou, plus exactement, d'un simulacre bien arrangé de ladite. C'est un excellent moyen pour l'apprentissage des arts, surtout avec la forme qu'ils ont prise aujourd'hui, abstraite, surréelle, fantastique, lunaire en un mot, la lune des astronomes, où il fait froid, où l'on ne peut pas vivre. La philosophie va dans le même sens. On dirait une conformation réciproque de cause à conséquence et inversement. Pour qu'on change, il faudrait un renversement total des préjugés.



D'abord, qu'on se dise qu'il est bon de communiquer. Puis qu'il est possible d'y arriver. On a plus d'avantage à dire le contraire. La solitude, comme pour montrer qu'elle n'existe pas, ne veut jamais rester seule. Il lui faut de la compassion. Elle en trouve. L'éloquence y gagne. J'aimerais seulement mieux un moyen plus honnête. Il faudrait aussi qu'on accepte de reconnaître que la vie peut être heureuse, si on veut s'en donner la peine. Mais pensez donc, avouer cela. Ce serait une sorte de sacrilège. Non. Il faut être des victimes. On n'obtient rien autrement, paraît-il. De qui ? De Dieu ? Puisqu'il n'existe pas. Des autres ? Puisqu'il n'y a plus que des pauvres, tous abandonnés. On ne s'en tirera pas à si bon marché. Dieu n'est pas absent, la raison non plus. Mais c'est nous qui n'en voulons pas. La pointe de notre civilisation, son honneur et sa foi, c'est la liberté. Qui n'est pas pour ? Mais celle que nous avons inventée passe par le crime : tuer ou se tuer pour se venger du reste, l'ennui, la solitude, surtout à vingt ans. Il doit y avoir mieux comme initiation. Notre monde, ainsi, n'est pas en équilibre. Ou bien il boite d'une patte. Ou bien il est à moitié aveugle. Pour y être à l'aise, il faut être une sorte d'acrobate, avec un bon sommeil entre les tours de piste.

Mais qu'est-ce que j'ai d'autre à dire ? Peut-être ceci, tout de même. N'importe quelle parole charrie ensemble deux choses qu'il y aurait intérêt à distinguer : un écho de ce que nous avons réellement éprouvé, et l'idée que nous nous en faisons. A cause de ce mélange, rien ne garantit tout de suite que ce que nous disons soit juste ce qu'il aurait fallu dire pour que ce soit la vérité. Le ton ? La fermeté, la rigueur de l'expression ? Ce n'est pas suffisant. Il faut plutôt y regarder de plus près, sachant

que lorsque nous parlons nous répondons, avec un mouvement de polémique, autant que nous cherchons à rendre compte de ce qui est. Il vous supplie de l'aimer. Mais c'est peut-être du contraire qu'il aurait besoin : d'être capable d'aimer. Pourriez-vous l'y aider ? La doctrine de l'absurde, encore. Il y résonne bien l'effroi de notre impuissance. Qui sommes-nous devant les injustices, devant la mort ? Mais c'est aussi un jugement. Contre les théologiens d'abord, sans doute. Est-il bien certain, cependant, que Dieu soit seul, ou principalement, responsable de notre ressentiment ? De toute façon, lui-même est à la fois ce qu'il est, s'il est, et ce que nous disons de lui. L'un altère l'autre. Contre le monde, ou la vie ? Mais c'est que nous aurions le pouvoir et le droit de les condamner, les connaissant. Est-ce tellement vrai ? Personne ne peut démontrer que les mots signifient le réel. Il faut y croire. C'est toute la théologie.

Il en résulte qu'il faudrait faire très attention, comme on dit. Ce serait toute une science à mettre sur pied. La littérature travaille déjà du côté de l'émission. Il faudrait y ajouter l'équivalent du côté réception. Peut-être aussi ne pas trop se fier à l'intuition. Je ne dis pas qu'elle n'existe pas. J'ai peur seulement de l'usage qu'on en fait. Nous en avons, chacun, des milliers dans notre vie. Il y en a dans le monde, chaque jour, des milliards et des milliards, dans le genre visions, révélations, rencontres avec l'absolu. Mais c'est chaque fois une phrase qui apparaît. La donnée n'est jamais immédiate. Il ne suffit pas du premier mot qui plaît, ou qui sait adoucir les blessures de l'amour-propre. Peu de ces merveilles font une vraie idée. Beaucoup d'appelés, combien d'élus ? J'aimerais mieux une solution plus rationnelle. Moins de magie, plus de raison-

nement. Moins de chipotage aussi. Il y a peu à retenir de ce qu'on entend, si on ne veut garder que ce qui est grave, sans trop les humeurs. En somme, ne pas trop juger.

J'ai beau me dire que je suis un hérétique, mon isolement me pèse. Ou bien c'est de ma faute ? Si j'écoutais Berl, je recommencerais mes livres. J'aurais même dû les recommencer avant, cinq fois, dix fois, si c'était nécessaire, jusqu'à ce que... Mais jusqu'à quoi, au juste ? Jusqu'à ce qu'ils aient du succès ? C'en serait une preuve. Il paraît qu'il n'y en a pas d'autre. Je ne dis pas non. Je ne dis pas que j'ai tout fait pour dire le mieux ce que j'avais à dire. On peut toujours, en principe, avoir plus de talent, ou de génie. On peut toujours penser, en principe, que seule la perfection a le droit de se montrer. C'est même peut-être vrai. Qui sort le premier des rangs ? Que reste-t-il de nos bibliothèques ? La vérité est qu'il faut être, en effet, deux pour communiquer. Celui qui parle s'efforce de bien parler ; celui qui écoute, de bien écouter. L'un tout actif, l'autre tout passif, c'est encore de la solitude. Ce n'est même, à proprement parler, que de l'érotisme. Notre époque est peut-être condamnée aux monologues, à force de prêcher qu'on ne peut pas s'entendre. Espérons que nos paroles retomberont tout de même un jour quelque part. Lorsqu'il y aura de nouveau une civilisation chez nous, la littérature redeviendra possible.

On dit surtout de moi que je suis un homme honnête. C'est mieux que rien, si c'est vrai. Mais c'est aussi un peu synonyme d'idiotie dans le vocabulaire d'aujourd'hui. Il n'y a pas de quoi faire monter la vente de mes livres. Elle diminue, au contraire, d'ouvrage en ouvrage. Ma courbe est descendante, comme on dit dans nos statistiques. J'y

vois deux raisons principales. D'abord, j'ai été communiste trop tôt. J'aurais sans doute mieux fait d'être surréaliste. Mais quand on est jeune, on n'y voit pas trop clair et on n'arrive pas bien à se forcer. Le résultat a été que j'avais déjà cessé d'être communiste quand on commençait à le devenir autour de moi. Ma période n'a pas coïncidé avec celle du pays. Cependant, je reste convaincu qu'il faut avoir passé par là. Alors je n'ai rien à dire, je n'ai qu'à attendre. Je n'avais qu'à ne pas me distinguer, qu'à rester dans le peloton. Seulement, c'est plutôt agaçant d'attendre. En plus, on ne se rattrape jamais tout à fait. C'est fichu pour longtemps. A preuve, la deuxième raison : ayant rompu avec la dialectique, je me suis mis à repenser à Dieu et à la logique. Ce n'était pas du tout le moment. Je ne faisais guère qu'aggraver mon cas. On pouvait, à la rigueur, continuer à s'exercer sur la morale, au contraire même, mais le genre recherches métaphysiques avec besoin de savoir si ce qu'on avait dit autrefois là-dessus était vraiment tout à fait idiot, n'était pas à recommander.

J'aurais pu m'en tirer, pourtant, sans doute, si je m'étais agrégé à la troupe du C.N.E., en automne 1944. Mais, d'abord, je n'avais pas combattu. Après mon arrestation, j'étais resté par ici, à cause de ma maison, où l'on avait besoin de moi. Je ne pouvais pas me cacher. Donc, je n'avais pas le choix. Il fallait que je me tienne tranquille, si je voulais être honnête. Et puis, j'avais trouvé, en 1943, qu'ils n'auraient pas dû condamner Drieu à mort aussi grossièrement. Ce qu'on voulait lui faire payer, j'imaginai, c'était d'avoir sali la N.R.F. Pensez donc, une telle pureté. Une telle sainteté. Une telle sainte-nitouche, plutôt, non : Je comprends qu'il pouvait ne pas aimer nos cha-



BRICE PARAIN

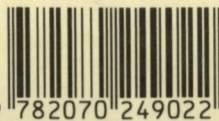
## De fil en aiguille

Ceux qui sont nés, comme l'auteur de ce livre, dans les dernières années du siècle précédent, qui ont eu leurs vingt ans au front, avaient encore grandi non seulement sans autos ni avions, ni radios, mais même, s'ils n'étaient pas riches, sans l'électricité chez eux. Lorsqu'ils sont tombés, à peine sortis de l'enfance, dans la machinerie de l'autre guerre, ils n'avaient eu pour formation que les humanités classiques, la morale de Kant, le symbolisme et les marches à pied. Depuis, en une quarantaine d'années, à un rythme presque infernal, ils ont dû avaler, venant d'ailleurs un peu pêle-mêle, la révolution russe, les guerres civiles en Europe, la psychanalyse, la dialectique hégélienne, le marxisme, la phénoménologie, l'existentialisme, le national-socialisme, l'invasion de la France, la dislocation des empires coloniaux, la physique nucléaire, les bombes atomiques, le retournement contre l'Europe occidentale des idées et des connaissances qu'elle avait produites et qu'elle continuait à produire, la fin de son hégémonie.

C'était peut-être beaucoup. C'était peut-être trop ? Le résultat en a peut-être été la rupture définitive avec le passé ? C'est ce que se demande Brice Parain. Il a eu souvent le sentiment qu'il risquait de se perdre, que courir les routes, se déplacer en avion, téléphoner un peu partout, savoir qu'il existe des camps de concentration en Europe, regarder de la peinture dite abstraite, faire tout dépendre de l'avenir, ne pouvait rien avoir de commun avec la vie qu'il avait menée au temps des gendarmes à cheval et des lampes à pétrole. Ce sentiment lui a fait peur. Il a voulu y réfléchir.

L'Occident s'était peut-être trompé, à un moment ou à un autre ? La liberté, telle qu'il l'a définie, a engendré la solitude et la solitude engendre le suicide. L'Occident a peut-être sacrifié la vie à ses ambitions ? Faudra-t-il qu'il rapprenne à vivre pour éviter de périr ? Brice Parain ne se résout pas à s'en tenir à la dialectique comme méthode de raisonnement pour comprendre l'histoire et la vie. Il croit que la dialectique est pareille à une ligne tortueuse qui a pourtant un axe. La connaissance de cet axe rétablirait une logique, qui permettrait de refaire une morale.

Ajoutons qu'il sait le russe, s'étant mis à l'apprendre très vite après son retour de la Grande Guerre, en 1920. Depuis, sa réflexion s'est largement alimentée à la confrontation entre l'Occident et la Russie, qui lui était toujours présente. On n'aura pas de peine à en suivre les démarches. Elles nous sont exposées à travers le récit des simples événements d'une enfance et d'une adolescence aussi passionnées de sentiments que de pensée.



9 782070 249022



60-X A 24902 ISBN 2-07-024902-6

Extrait de la publication